

L

A RENCONTRE ENTRE l'artiste et le critique entraîne parfois un changement et, en tout cas, très souvent, une révolution. Le critique sent son esprit se projeter vers un nouvel univers, l'artiste poursuit son travail avec plus d'assurance, le critique sent que sa philosophie et ses idées deviennent plus riches et plus profondes, l'artiste trouve, à son tour, de nouvelles images, de nouvelles stimulations et il acquiert plus de courage, plus d'enthousiasme; le critique apprend toujours quelque chose de l'artiste et l'artiste apprend aussi de nouvelles choses du critique. Ces rencontres sont toujours fascinantes, surtout lorsque le critique n'est pas une machine aride, mais il est, à son tour, un peu artiste et lorsque l'artiste n'est pas totalement dépourvu d'une philosophie quelconque. C'est toujours un moment magique duquel naîtront des visions nouvelles. Ce phénomène est moins rare de ce que l'on croit: seulement au cours de notre siècle cela est arrivé avec Breton et les peintres surréalistes, avec Apollinaire et les peintres cubistes, avec Marinetti et les peintres futuristes et encore au cours des plus récents mouvements d'avant-garde en Italie.

Naturellement, de violents contrastes entre les critiques et les peintres n'ont pas manqué, mais c'est déjà une histoire différente, voire même une dégénération. En principe, les deux activités de la critique et de l'art sont complémentaires. Il importe, naturellement, que le critique soit une voie, qu'il soit un chemin, qu'il soit un parcours et que sa parole soit claire et convaincante, qu'il accomplisse un travail philosophique d'analyse, d'approfondissement et, parfois même, d'exégèse.

Lorsque ces deux volontés parviennent à se croiser, les résultats sont toujours meilleurs. Andrea Granchi a construit une exposition très originale, sans trahir ou modifier ses origines et son histoire, il a exploré d'autres chemins et a affronté d'autres phantasmes, qui ne lui étaient pas totalement étrangers, mais, qui, en cette circonstance, avaient besoin de pénétrer en un territoire encore en partie inexploré.

Cette exposition, donc, formée d'œuvres réalisées la plupart en 1992 et 1993, et partant expressément préparées pour Aoste (comme c'est presque toujours le cas de nos expositions), peut être divisée en quatre phases ou thèmes, ne différant qu'à l'apparence, mais, en réalité, unis par une idée commune: celle du monde souterrain de la pensée, de ce monde mystérieux qui vit à l'intérieur de la terre.

Le premier thème est celui des *Métamorphoses* d'Ovide: univers illimité, insondable, bouleversant, continuellement changeant. Les *Métamorphoses* sont une espèce d'œuvre philosophique: elles représentent la lutte sans répit entre la divinité et l'homme, sans qu'il n'en résulte jamais clairement un vainqueur. Apparemment, ce sont les dieux qui l'emportent, mais les dieux aussi sont sujets aux mêmes métamorphoses que les hommes. Il existe ici aussi un monde souterrain, mais tout le monde d'Ovide, le monde aquatique, comme le monde aérien, vit en une dimension souterraine. Non l'Hadès seulement, mais le Ciel aussi est un abîme.

Le deuxième thème est tiré d'un roman, rare et insolite, écrit en français par Jean-Jacques Casanova, *Icosameron*, et c'est un autre roman philosophique d'un auteur qui faisait une philosophie du libertinage. Il raconte l'aventure de deux jeunes gens – un frère et une sœur – qui font un voyage au centre de la terre, où ils rencontrent une population qui communique par un langage musical et où ils donneront naissance (inces-



Incontro appassionato, 1970/71
riporto fotografico e disegno su tela
100 x 172 cm.

tueuse et partant encore plus bouleversante) à des milliers d'autres êtres. Ils ont parcouru un autre trajet au fond de l'abîme.

Ensuite, Granchi a envisagé un troisième thème: celui de Jules Verne dans son *Voyage au centre de la terre*, mais les protagonistes que rencontrent-ils dans cette aventure au fond des entrailles de notre planète? Ils y rencontrent deux choses: les monstres et les vestiges d'une civilisation antique, la terreur et la découverte philosophique de l'éternité de la vie, un monde sauvage et primitif et un monde raffiné et, peut-être, pervers.

Le dernier parcours de Granchi nous approche de la modernité: *L'Arte della fuga* de Giuseppe Pontiggia est un autre voyage dans les souterrains de la conscience. Il y a toujours, dans ses romans, quelqu'un qui se cache, quelqu'un qui n'est pas nommé, qui est le San-Nom homérique de notre civilisation; quelqu'un qui est quelqu'un d'Autre, quelqu'un qui parle au nom de l'Autre et l'Autre qui pense et agit un nom de quelque chose d'invisible. Ici aussi la mort et la vie se rejoignent à mi-chemin.

Naturellement, Andrea Granchi n'a pas illustré ces quatre œuvres littéraires, mais il les a projetées sur la surface de ses tableaux comme si c'était l'écho de sa peinture. Et puisque nous sommes en thème littéraire, quoique l'exposition n'ait rien de littéraire, mais pourrait plutôt être définie *philosophique*, la poésie aussi, choisie, comme d'habitude, à l'occasion de chaque exposition, ne pouvait qu'appartenir à un artiste qui connaissait profondément les souterrains de la conscience: Giorgio De Chirico. Sa poésie est dédiée à la mélancolie, thème qui se rattache bien à toute l'œuvre d'Andrea Granchi.

C'est une mélancolie qu'Ovide connaissait, ainsi que Jean-Jacques Casanova, un peu bohémien dans d'âme et condamné, au fond, à la défaite, malgré ses conquêtes amoureuses et sa vie pleine d'aventures et de risques, donc, de véritables émotions.

Mais il importe parfois d'être mélancoliques pour pouvoir être heureux et pour vivre vraiment.

JANUS